

Richard HILLMAN, « *Hamlet*, jeu de hasard et jeu de Providence : l'histoire, la tragédie et l'histoire tragique », p. 1-12.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance,

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET,
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

03 avril 2007

Date de mise à jour

14 mai 2007

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Richard Hillman

CESR-Université François-Rabelais, Tours

Hamlet, jeu de hasard et jeu de Providence : l'histoire, la tragédie et l'histoire tragique

La critique a souvent remarqué la façon abrupte dont le personnage principal de *Hamlet*, pièce largement considérée comme la première tragédie du « sujet moderne » dans l'acception psychanalytique du terme, abandonne finalement sa propre subjectivité. Pendant les quatre premiers actes, il s'était vu comme opposant toute sa volonté à un monde dirigé de manière flagrante par le hasard : « une injurieuse fortune » [« outrageous Fortune »] (III.i.58)¹. Ayant habilement évité la mort qui lui était destinée en Angleterre par son oncle le roi Claude, il se retrouve, grâce à l'intervention opportune de certains pirates, à nouveau sur le territoire danois. Or tout d'un coup, en citant les Saintes Écritures, il se perçoit sous une lumière providentielle (« il y a une divinité pour donner formes aux projets/Que nous ne faisons qu'ébaucher » [« There's a divinity that shapes our ends,/Rough-hew them how we will »] [V.ii.10-11]), ce qui lui permet assez paradoxalement d'accepter, même à contre-cœur (« Tu ne saurais imaginer le malaise que je ressens là autour du cœur » [« Thou wouldst not think how ill all's here about my heart »] [182-183]), l'invitation de ses ennemis à un combat d'escrime, piège qui lui sera mortel. Son confident Horatio lui conseille de se retirer, mais il insiste : « Nous défions les augures. Il y a une providence particulière dans la chute d'un moineau. [...] Le tout est d'être prêt » [« We defy augury. There is special providence in the fall of a sparrow. [...] The readiness is all »] [189-192]).

Cette réorientation spirituelle imprévue, apparemment rajoutée par Shakespeare en retravaillant le prétendu *Ur-Hamlet* des années 1580, détourne

1. Le texte cité, aussi bien pour l'original que pour la traduction, est William Shakespeare, *Hamlet*, éd. par H. Suhamy et G. Venet, trad. par Jean-Michel Déprats, Paris, Gallimard, Coll. « Folio Théâtre », 2002.

la vengeance parfaitement réussie du personnage original dans la source commune, l'« histoire tragique » de « Amleth » par François de Belleforest (elle-même adaptée de la version latine de Saxo Grammaticus). Le résultat est de compliquer, pour le moins, la fin tragique de la pièce shakespearienne. Il s'agit pour certains commentateurs d'une heureuse découverte par le héros de la foi chrétienne, pour d'autres d'un fatalisme auto-trompeur, voire suicidaire. Cette communication se base, dans un premier temps, sur le fait, jusqu'à présent inaperçu, que les paroles et la situation de Hamlet font écho à certains textes historiques des guerres de religion françaises, écho qui impose la deuxième de ces interprétations avec une ironie tout à fait brutale.

Toutefois, le public élisabéthain risquait simultanément de voir récupérer la tragédie de Hamlet en tant que « sujet moderne » à travers un autre intertexte jamais mis en rapport avec la pièce, à savoir une deuxième « histoire tragique » contenue dans le même volume de Belleforest, du moins dans la plupart des éditions. L'histoire de Amleth elle-même se déroule dans un univers païen assujéti au hasard, ce qui met en relief l'initiative réussie du héros. Par contraste, ce deuxième récit est rigoureusement conforme à l'orientation moralisatrice normale du genre, selon laquelle le hasard n'existe pas : la providence de Dieu ne manque jamais de se manifester sous forme de justice, que ce soit tôt ou tard. L'essentielle ressemblance de ce récit à la pièce shakespearienne consiste à représenter la mort d'un jeune garçon innocent provoquée par la méchanceté de son oncle royal, la faiblesse morale de sa mère et la fureur vindicative extrême, quasi-diablesque, de son père. Paradoxalement, c'est donc par le biais intertextuel d'une « histoire tragique » on ne peut plus classique que la pièce revêt son aspect psychologique, voire œdipien, perspective qui exclut par définition toute idée de la providence — sinon de la fatalité.

I

Le premier des deux échos en question provient ultimement des mémoires de Jeanne d'Albret publiés dans un recueil de textes réformateurs en 1570. Des aspects du récit ont été repris à plusieurs endroits par la suite, y compris dans *l'Histoire ecclésiastique* préparée sous la direction de Théodore de Bèze en 1580².

2. Les mémoires de Jeanne d'Albret ont paru sous le titre obscur de *Ample Declaration des lettres precedentes dans Histoire de notre temps, contenant un recueil des choses memorables passées et publiées pour le faict de la Religion & estat de la France, depuis l'Edict de pacification du 23 iour de Mars, 1568. iusques au iour present*, édition attribuée à C. Landrin et C. Martial, s.l., s. éd., 1570, p. 172-238. Voir Jeanne d'Albret, *Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret*, éd. par Alphonse de Ruble, Paris, E. Paul, Huart et Guillemin, 1883, p. 7, note 3, et p. 9-12. Pour Bèze, voir *Histoire ecclésiastique des églises réformées du Royaume de France*, éd. par G. Baum et E. Cunitz, 3 vol., dans *Les classiques du protestantisme fran-*

Néanmoins, la source immédiate pour Shakespeare était probablement le volume in-8° de 765 pages (plus index) de Louis Régnier de la Planche, *Histoire de l'estat de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II* (1576)³. L'auteur, protestant, partisan des Montmorency et anti-Guisard militant, raconte un épisode spectaculaire dans une suite de tentatives par lesquelles les Guises, dominant le roi âgé de quinze ans, essayaient d'éliminer le premier Prince du Sang, Antoine de Bourbon, comte de Vendôme et roi de Navarre. Ils s'arrangeaient pour que ce dernier soit convoqué par le roi, qui, ayant un poignard caché, devait l'insulter afin de provoquer sa colère ; puis le roi frapperait un coup, sur lequel les autres comploteurs achèveraient la victime.

Tout comme Hamlet, le roi de Navarre avait son confident qui avait tenté de le dissuader, mais, « A la fin poussé d'un cœur magnanime, & aussi que la pureté de sa conscience en ce fait, l'empeschoit d'apprehender ceste mort, il se resolut d'y aller », en affirmant, « S'il plaist à Dieu, il me sauvera »⁴. En effet, comme le rapporte Régnier de la Planche :

Il ne faut nullement douter, que la vertu de Dieu, qui bride la rage des meschans, & tient en sa main le cœur des Roys, ne sestendist sur l'un & sur l'autre : Sur le Roy, pour ne luy permettre estre parricide, commettant en son sang vn si lasche tour : & sur le Roy de Nauarre aussi, pour luy faire paroistre, qu'un seul cheueu de nostre teste ne peut tomber sans sa prouidence, quelques assurances que puissent prendre les meschans de leurs coniurations.⁵

Si la citation biblique par Hamlet est légèrement plus exacte, dans la mesure où Matthieu 10 stipule plutôt que « l'un [des deux passereaux qui se vendent pour une pite] ne cherra point sans vostre Pere », alors que « les cheueux de [sa] teste

çais, xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, Paris, Librairie Fischbacher, 1883-1889, vol. I, p. 437 (p. originale, 391). Cf. Louis Régnier de La Planche (pseud. « François de l'Isle »), *La Legende de Charles, Cardinal de Lorraine, et de ses freres, de la maison de Guise, descrite en trois livres, par François de l'Isle*, Reims, Pierre Martin, 1576, f° 52v^o, et *A legendarie conteining an ample discouurse of the life and behaiour of Charles Cardinal of Lorraine, and of his brethren, of the house of Guise. Written in French by Francis de L'isle*, s.l., s. éd., 1577, sig. f° viir^o. Voir aussi Simon Goulart (attribué aussi à Jean de Serres), *Histoire des choses mémorables avenues en France, depuis l'an 1547 jusques au commencement de l'an 1597, sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, contenant infinies merveilles de notre siècle*, dernière édition, s.l., s. éd., 1599, p. 117, ainsi que *An historical collection, of the most memorable accidents, and tragicall massacres of France, vnder the raignes of Henry. 2. Francis. 2. Charles. 9. Henry. 3. Henry. 4. now liuing*, Londres, Thomas Creede, 1598, p. 83.

3. Louis Régnier de La Planche (« François de l'Isle »), *Histoire de l'estat de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II*, s.l., s. éd., 1576.

4. Régnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, op. cit., p. 709-710.

5. Régnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, op. cit., p. 710-711.

sont tous contez » (29-30)⁶, et si l'évocation de la providence dans les deux cas est d'origine calviniste⁷, on peut néanmoins maintenir l'existence d'un lien assez spécifique, pour un public sensible à de telles allusions, par le biais des deux « coniurations » de « meschans ».

L'allusion biblique est déjà chargée d'ironie même dans le récit de Régnier de la Planche. Le lecteur est invité à comparer la soumission extrême par laquelle Navarre se préserve, juste après avoir juré de se battre à mort, à l'exhortation du Christ aux Apôtres de témoigner librement de leur foi :

Mais quand ils vous liureront, n'ayez point de souci quoy ou comment vous parlerez : car en ce mesme instant vous sera donné ce que vous direz.

Car ce n'estes pas vous qui parlez, mais c'est l'Esprit de vostre Pere qui parle en vous. (Matthieu 10, 19-20)

Certes, Régnier ne ménage pas le caractère d'Antoine de Bourbon, jusqu'au point de laisser entendre que la remarque des Guises outrés s'applique à lui : « Voyla le plus poltron cœur qui fut jamais »⁸. Sans relâche, les commentaires marginaux le marquent comme « trompé par soy-mesmes, trahi des siens, et mocqué de ses enemis »⁹. Signalés sont ses « Belles promesses », ses « Dessesings inutiles », pour lesquels il est « payé de ses peines de la même fumée dont il auoit repue les autres »¹⁰. Finalement, il est « trahi comme de costume », alors que sa « lacheté » le révèle aux yeux de tous les réformés comme l'apôtre déchu, apostat¹¹. Et pour cause. Au printemps 1562, Antoine de Bourbon rappellera les Guises en France et entérinera le massacre de Wassy ; quelques mois plus tard il mourra à leur côté en combattant les protestants assiégés à Rouen.

Ce n'est pas mon propos ici de poursuivre, comme je l'ai déjà fait ailleurs¹², le parallèle entre le personnage de Hamlet et le père d'Henri IV. Je me contente de

6. *Le Nouveau Testament, c'est à dire, la Nouvelle alliance de Nostre Seigneur Jesus Christ. Reveu & corrigé de nouveau sur le grec, par l'advis des ministres de Geneve. Avec annotations reuës & augmentees par M. Augustin Marlorat*, Genève, Jean Bonne-Foy, 1563.

7. Voir *Institution de la religion chrétienne*, livre I, chap. 16, 1-2, 5, et chap. 17, 6.

8. Régnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, *op. cit.*, p. 710. Dans les mémoires de Jeanne d'Albret, par contre, il est précisé que cette expression de mépris visait le roi (*op. cit.*, p. 178 et Prologue, sig. BB viir^o).

9. Régnier de La Planche, *Histoire de l'estat de France*, *op. cit.*, p. 40.

10. *Ibid.*, p. 46, 52, 91.

11. *Ibid.*, p. 600, 762.

12. « The Anamorphic Hamlet : Multiply Made in France ? », communication dans le cadre d'une journée d'études sur le projet « Les Représentations de la France, du français et des Français dans le théâtre anglais (1560-1642) », organisée par l'Institut de recherches sur la Renaissance, l'Âge Classique et les Lumières (IRCL), UMR 5186 du CNRS, CNRS et Université Paul-Valéry (Montpellier III), Montpellier, 3 décembre 2005.

constater au passage ce rapprochement assez étonnant, qui a pour base un caractère « très faible et irrésolu » bien qu'il possède « de la noblesse, de l'agrément, du brillant dans l'esprit, et même beaucoup de courage » — voilà le jugement sur Antoine de Michel Suriano, ambassadeur de Venise, en 1562¹³. En fait, c'est un parallèle qui s'étend à une position politique aliénée et ambiguë, et qui va jusqu'à l'ambition peu connue du premier Prince du Sang français de se faire élire roi du Danemark¹⁴. Toutefois, le fait essentiel ici est que ces deux vies (pour regarder celle d'Antoine de Bourbon toujours selon l'optique protestante) prennent fin dans le détournement d'une mission quasi-providentielle sous le couvert d'une foi redécouverte, mais en réalité dans un mélange de l'héroïque et de l'absurde. D'une part Horatio dans *Hamlet* prononce une bénédiction glorifiante, « Ainsi se brise un noble cœur » [« Now cracks a noble heart »] (V.ii.333) ; d'autre part il parle, en excluant toute notion de la providence,

D'actes charnels, sanglants, et contre nature
De châtimens accidentels, de meurtres de hasard,
De morts provoquées par ruse et machination,
Et, pour finir, de complots, par méprise
Retombés sur la tête de leurs auteurs.
[Of carnal, bloody, and unnatural acts,
Of accidental judgments, casual slaughters,
Of deaths put on by cunning and forc'd cause,
And, in this upshot, purposes mistook
Fall'n on th' inventors' heads.] (V.ii.355-359)

Quant à Antoine, même Brantôme, pour sortir du discours réformé, le représente comme « moytié mené du brave et généreux courage qu'il a toujours possédé, moytié d'ambition et æmulation qu'il portoit de tout temps à M. de Guyze »¹⁵ ; et il fait allusion, sans pourtant la citer, à une épitaphe populaire (voire digne du fossoyeur shakespearien) occasionnée par la blessure mortelle du Prince : « Ami françois, le prince ici gissant/Vécut sans gloire et mourut en pissant »¹⁶. C'est à travers le modèle d'Antoine de Bourbon qu'on voit peut-être le plus clairement un aspect paradoxal de la transformation par Shakespeare de *l'histoire tragique*

13. Michel Suriano, *Discours de Michel Soriano* [sic], *Venetien, traduit de son ambassade de France*, dans Louis Régner de la Planche, *Histoire de l'estat de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II, etc.*, éd. par Édouard Mennechet, Paris, Techener, 1836, p. 391.

14. Voir notamment Alphonse de Ruble, *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, suite de Le mariage de Jeanne d'Albret*, 4 vol., Paris, A. Labitte, 1881-1886, vol. II, p. 264 : « Vers le milieu de l'année 1561, il se forma à la diète un parti qui voulait porter Antoine de Bourbon sur le trône de Danemarck pour le faire arriver un jour à l'empire ».

15. Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme, *Grands Capitaines François*, dans *Œuvres complètes*, éd. par Ludovic Lalanne, 11 vol., Paris, La Société de l'Histoire de France, 1864-1882, vol. IV, p. 366.

16. *Ibid.*, vol. IV, p. 367, note 1.

d’Amleth. Dans un monde païen, imposer la justice par le courage et le savoir-faire d’un héros revient plus ou moins à anticiper la providence, comme dans les films de vengeance hollywoodiens. En revanche, pour mettre en relief la banale tendance humaine à se faire des illusions, à tomber dans ses propres pièges, parfois à réussir malgré soi, ou à moitié — pour cela le dramaturge s’est servi, tout en christianisant le cadre du récit, d’une généreuse dose de hasard.

II

Après cette vue extérieure d’Hamlet, pour ainsi dire, tournons-nous maintenant vers l’intérieur, et vers une logique selon laquelle l’autodestruction serait, sinon providentielle, du moins inévitable. Cette logique innovatrice pour l’époque aurait pu s’inspirer de la deuxième histoire mentionnée de Belleforest, histoire qui impose visiblement une structure providentielle à des événements aléatoires. Il s’agit de la « Mort pitoyable du prince de Foix », l’une des quatre histoires additionnelles rajoutées au recueil à partir de 1572 ; dans quelques éditions, celle-ci se trouve intercalée juste avant celle d’Amleth.

En l’occurrence, ce texte nous permet exceptionnellement de tracer certaines démarches narratives de Belleforest dans les *Histoires tragiques* par rapport à ses *Grandes Annales et histoire générale de France* de 1579. Car dans ce grand ouvrage quasi-officiel, le même événement reçoit un traitement tout à fait différent¹⁷. Il s’agit de la mort du jeune fils du célèbre Gaston, comte de Foix (1331-1391), dit « Fébus », aux mains de son propre père, drame raconté par Froissart et d’autres chroniqueurs de divers points de vue. En général, la critique s’accorde sur le fait que le roi Charles II de Navarre (dit « le mauvais ») montait une tentative d’empoisonnement contre Gaston, son beau-frère, en utilisant le fils du dernier comme son instrument. Restaient alors ouvertes les questions de la complicité du fils et des actions du père, une fois le complot éventé. D’après certains, le fils y participait sciemment, ou par ambition ou par haine de son père, qui avait plus ou moins répudié sa mère. Or Belleforest insiste dans ses deux versions sur l’innocence absolue du jeune homme, et sur la responsabilité exclusive du roi de Navarre. Par contre, les actions du père sont représentées de façon contrastée dans ces deux textes, bien qu’il s’agisse toujours d’une mort accidentelle (certains documents parlent plutôt d’un meurtre ou d’une exécution judiciaire). Selon les *Grandes Annales* le père, ayant appris que son fils, emprisonné, avait cessé de manger, le blessait mortellement à son insu, en essayant de le faire manger avec un petit couteau. L’histoire tragique, en revanche, tout en retenant cette notion

17. François de Belleforest, *Grandes Annales et histoire générale de France dès la venue des Francs en Gaule jusques au règne du Roy très-chrestien Henry III*, 2 vol., Paris, G. Buon, 1579.

de coup accidentel, insiste sur la colère et la violence vindicatives qui aveuglent le père, le rendant moralement coupable malgré lui. Il secoue son fils tout simplement, sans essayer de le faire manger ; il oublie même qu'il porte le mortel couteau à la main (c'était pour se couper les ongles).

Les suites des deux versions de Belleforest correspondent respectivement à ces prémisses divergentes. Ou plutôt, dans les *Grandes Annales* il n'y a pas de suite : l'accident malheureux, une fois raconté¹⁸, n'est jamais repris ; simplement, une soixantaine de pages plus bas, on introduit à nouveau Gaston dont la vie arrive tranquillement à son terme naturel, voire dans une ambiance de quasi-sainteté : « si heureusement il auoit vescu plus de soisante douze ans [...] craint, & honoré de chascun, aimé, & reueré de ses suiets »¹⁹. Il y a un contraste on ne peut plus marqué avec le traitement dans l'histoire tragique, où Belleforest déploie ses considérables forces narratives et rhétoriques pour insister sur la mort du comte comme un acte de justice divine, malgré le délai considérable et l'apparence du naturel (car Gaston s'éteint tout simplement, à l'âge de presque quatre-vingt dix ans, d'un refroidissement brusque après une matinée agréable passée à la chasse). Il faut donc peiner pour mettre sur scène un drame véritable avec un décor adapté. En l'occurrence ce dernier ressemble au jardin que Shakespeare a inventé comme arrière-plan pour la mort du père de Hamlet ; on entoure le vieillard de jolie verdure, mais

la mort ne craignit de s'y loger avec sa face hideuse, & espouuenable, & se cachant souz la frescheur de de [*sic*] cest ombrage, conduisit le Prince aux obscurs riuages d'Acheron, d'ou aucun ne peut repasser [...]²⁰

Figurer la mort comme la « Contrée inexplorée dont, la borne franchie,/Nul voyageur ne revient » [« undiscover'd country, from whose bourn/No traveller returns »] (III.i.78-70) est chose connue, mais l'idée aurait peut-être fait plus grande impression sur le dramaturge parce qu'elle est évoquée deux fois sur un seul folio de l'histoire de Gaston : « [...] il estoit allé en lieu d'o[u] le retour n'est facile »²¹.

Évidemment, la justice de Dieu ne produit son effet terrible que lorsqu'il s'agit d'une âme mal préparée, ce qui d'ailleurs dans les cas de Gaston et de son fils rend cette justice parfaitement appropriée, même s'il faut toujours laisser de la place à la miséricorde divine :

18. Voir Belleforest, *Grandes Annales*, op. cit., vol. II, f° 970r°.

19. *Ibid.*, vol. II, f° 999v°.

20. Belleforest, *Cinquiesme tome*, op. cit., f° 142r°.

21. *Ibid.*, f° 143r°.

Mais quoy ? Il falloit qu'il allast payer la rançon de son forfait, qui luy estoit sur la teste, dés [*sic*] la mort violente commise en la personne de son fils innocent : & que comme il l'auoir contraint de mourir sans auoir loisir de penser au salut de son ame, aussi bien [Dieu²²] le priua de la lumiere de ceste vie, pour, au milieu de ses aises, luy rauir, & plaisirs, & vie, sans qu'il eust moyen de faire la recongnissance deuë au christien à telle heure, si pressée & effroyable : bien qu'il criast mercy à celui, la main duquel il sentoit le punir, & chastier ce corps afin (comme ie pense) que l'ame n'allast en perdition eternelle.²³

Voilà encore un élément très présent dans la pièce de Shakespeare, dans laquelle le vieux roi aurait été « envoyé rendre mes comptes/Avec toutes mes imperfections sur ma tête » [« sent to my account/With all my imperfections on my head »] (I.v.78-79) et condamné à les purger, d'où justement son statut de revenant.

Du moins, c'est le cas selon le revenant lui-même ; Hamlet, lui, a des doutes :

L'esprit que j'ai vu
Est peut-être un diable, et le diable a le pouvoir
De revêtir une forme séduisante ; oui, et peut-être,
Profitant de ma faiblesse et de ma mélancolie,
Car il est très puissant sur ces sortes d'humeurs,
Il m'abuse pour me damner.

[The spirit that I have seen
May be a devil, and the devil hath power
T'assume a pleasing shape, yea, and perhaps,
Out of my weakness and my melancholy,
As he is very potent with such spirits,
Abuses me to damn me.] (II.ii.525-530)

En fait, sur la possibilité de l'inspiration diabolique de la vengeance, Hamlet rejoint encore Belleforest, non pas l'auteur de l'histoire d'Amleth, conte franchement païen où la moralité de la vengeance n'est pas mis en cause, mais le commentateur des actions de Gaston :

ie ne veux pas dire que ceste punition luy escheut, à cause qu'il s'aidoit du conseil d'un malin esprit familier, qui luy racomptoit tout ce qui se faisoit, car s'il est veritable qu'il s'adonnast à telle folie, il est impossible que ce meschant secretaire ne l'aye conduit à sa ruine, & n'ait esté cause de ses folies, comme ainsi soit que iamais homme n'eust familiarité à tels fantosmes, qui ne sentist en fin pour qu'elle

22. « Dieu » : ma conjecture.

23. Belleforest, *Cinquiesme tome*, op. cit., f^o 143r^o-v^o.

occasion est-ce que Satan se monstre amy de l'homme, & qu'il ne le caresse sinon pour le tromper, & ne se communique à luy que pour l'attirer à sa perdition.²⁴

En quelque sorte, semble-t-il, le comte de Foix se trouve condamné à s'assimiler au fantôme auquel il avait prêté l'oreille et qui l'avait rendu fou jusqu'au point de tuer son propre fils — ce qui revient, bien sûr, à l'autodestruction.

Si le dramaturge a vraisemblablement relevé quelques éléments sensationnels et surnaturels dans l'histoire de Gaston pour les fusionner avec celle d'Amleth — et l'on peut en ajouter d'autres à ceux déjà mentionnés — ce qui frappe finalement c'est plutôt la dimension éminemment naturelle, voire précocement moderne, qui se fait sentir à travers ce rajout aux *Histoires tragiques*. Car, à la différence de l'affaire primitive de pouvoir, de devoir et d'honneur qui est celle du prince de Danemark chez Belleforest, il s'agit ici essentiellement d'un drame intensément personnel et émotionnel se déroulant à l'intérieur d'une famille. Le jeune prince de Foix se trouve déchiré, finalement écrasé, entre son père colérique, devenu quasi-diabolique, et sa mère faible et malléable, ce qui le laisse vulnérable aux complots de son oncle méchant et rusé. Bien que la situation familiale de la source « officielle » corresponde forcément avec plus de précision à celle de la pièce, c'est donc à travers l'histoire de Gaston qu'on récupère intertextuellement la vue de Hamlet comme victime, autant des revendications de son père que des desseins de ses ennemis, plutôt que comme vengeur triomphant. La justice divine imposée par Belleforest dans son récit sert finalement dans la pièce à endosser un fatalisme plus profond lié aux conditions contradictoires et ambivalentes qui déterminent la situation humaine au niveau psychologique. Pour Shakespeare, le but n'était peut-être que de mitiger l'archaïsme poussé de Belleforest, qui avait visiblement cherché à prêter un caractère spectaculaire à son histoire pour faire coller l'étiquette de « tragique ». En tout état de cause, le résultat en est de redéfinir la tragédie d'une façon précocement moderne, tournant autour de l'idée post-freudienne de l'homme à la fois autonome et impuissant.

III

Mais si la possibilité de faire ainsi venait finalement, par la voie intertextuelle, d'une résistance à l'archaïsme chez Belleforest même, qui dans son recueil aurait en quelque sorte compensé l'histoire héroïque héritée de Saxo par celle condamnant la vengeance tirée de Froissart ? Car le contexte tout à fait chrétien du conte de Gaston, l'installation justement de la providence au lieu du hasard, permet à l'écrivain de promulguer dans son *Argument*, comme morale d'une histoire

24. *Ibid.*, f^o 143v^o-144r^o.

qui n'en aurait pas forcément une, la prohibition divine de « la vengeance, qui excède la raison » même dans des cas de justice publique (car quant aux affaires privées, il est tout à fait interdit « au chrestien à prendre vengeance »²⁵).

En fait, Belleforest insiste sur ce point dans des termes qui recouvrent ceux du personnage shakespearien lorsque ce dernier débat de la question. Afin de « voler à [s]a vengeance » [« sweep to my revenge »] (I.v.31), comme il l'envisage de prime abord, Hamlet aurait eu besoin de la même « fureur » que Belleforest condamne comme « vne estrange imperfection de l'ame, et vn transport brutal de l'esprit [...] [qui] ne peut aussi ouurer que follement, ny donner ou engendrer que des effets de mauuaise consequence »²⁶. En revanche, la résolution du personnage qu'« Il [lui] faut/Un sol plus ferme » [« I'll have grounds/More relative than this »] (II.ii.530-531), bien qu'elle marque une défaillance par rapport aux exigences spectrales, est parfaitement conforme au principe que la justice « ne venge que les forfaits euidents, & ne punit que les choses apparentes, sans se laisser aller apres les simples coniectures »²⁷. Et tandis qu'Amleth chez Belleforest est loué pour sa ruse de jouer au fou, comme il le fait jusqu'au point où l'on cloue son épée au fourreau — engin qu'il mettra malignement à la place de l'épée du roi — Belleforest, en parlant de Gaston, prête tout son appui aux « loix [qui] ostent le couteau aux fols, & deffendent a chascun de iuger en sa propre cause »²⁸. Finalement, il n'y a pas grande différence entre l'« esprit tourmenté » [« perturbed spirit »] (I.v.179) du père de Hamlet, qui lui commande la vengeance et auquel il voue exclusivement mémoire et service, et l'« esprit inexorable » de vengeance déploré par Belleforest, qu'il faut assujettir à l'interrogation de la raison : « la raison nous comande de penser vn fait longuement, auant que l'executer »²⁹. Sous cette lumière précisément, ce qui empêche l'action, figure comme l'antidote louable et nécessaire au souvenir obsessionnel. Hamlet déplore le fait que

la couleur première de la résolution
S'étiolo au pâle éclat de la pensée,
Et les entreprises de grand essor et de conséquence
Se détournent de leurs cours
Et perdent le nom d'action.

[the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought
And enterprises of great pitch and moment

25. *Ibid.*, f^o 104v^o.

26. *Ibid.*, f^o 104v^o.

27. *Ibid.*, f^o 104v^o.

28. *Ibid.*, f^o 105r^o.

29. *Ibid.*, f^o 105r^o.

With this regard their currents turn awry
And lose the name of action.] (III.i.83-87)

Au contraire, Belleforest lui offrirait ses félicitations :

Car quelque equité qui reluisse en leur fait, quelque droit qui paroisse en leur cause, si est ce que le transport les guide de telle sorte, & le souuenir de se sentir outragéz bourrelle tellement leurs esprits, qu'il n'y a raison qui les destourne [cf. « turn awry »] de leur premiere conception, & pretexte, ny iustice tant seure, qui puisse contenter leur felonnie.³⁰

Ainsi pour Hamlet identifier « divinité » [« divinity »] avec « imprudence » [« indiscretion »] (V.ii.10-11) dans l'acte V, en renonçant à la réflexion, c'est effectivement se tromper sur l'origine du fantôme, comme le comte de Foix « vsant plus indiscretement que de raison de sa puissance ». C'est aussi endosser, tout comme lui, la responsabilité ultime de la mise à mort de quelques innocents qui réclament leur juste place dans une histoire véritablement tragique :

Il auoit beau qu'accuser les actes cruels, & traistres du Roy son beau frere, [...] car bien que ce fussent des accessoires de ceste tragedie, si est ce que de luy, & par luy estoit sorty le principal, qui sans raison, ny consideration emprisonna vn innocent, & poursuivit celui, le sang duquel criant vengeance deuant Dieu, fut à la fin exaucé [...]³¹

Rien de ce que Belleforest prononce au sujet de la vengeance (ou d'autre choses, à vrai dire) ne sort des lieux communs. Ce qui frappe chez lui c'est plutôt le fait d'avoir développé deux lieux communs tout à fait contradictoires, associés respectivement aux pôles du hasard et de la providence, dans deux histoires tragiques juxtaposées. Ce sont finalement ces deux pôles dont le dramaturge anglais s'est servi comme points de repères pour définir et mettre à l'œuvre la contradiction dans laquelle Hamlet se trouve piégé. En revanche, à travers le dilemme du personnage shakespearien, on voit clairement chez Belleforest un paradoxe insoupçonné. D'une part, il insiste tellement sur l'intervention de la providence dans son histoire de Gaston de Foix, il met les opérations providentielles sur scène de façon si spectaculaire et sensationnelle, afin de valoriser et appuyer la raison, qualité après tout censée aligner humanité et divinité. D'autre part, à force même d'exagérer dans ce sens, Belleforest se révèle plus sceptique, sinon moins conservateur, qu'on ne l'aurait pensé. Comme l'illustre finalement la folie autodestructrice de Gaston de Foix, l'auteur risque de se joindre à Hamlet

30. *Ibid.*, f^o 105r^o.

31. *Ibid.*, f^o 140 v^o-141r^o.

lui-même en tant que disciple virtuel de Montaigne en reconnaissant la fragilité du lien entre la divinité et la raison dans un monde où la providence menace de (re)devenir pour des hommes, du moins pour tels qu'Antoine de Bourbon, un jeu de hasard.

Richard Hillman, CESR-Université François-Rabelais, Tours